

Kader Attia
*The Body's
Legacies Pt. 2:
The Postcolonial Body*

Cinema Palace

19.05, 19:00

20.05, 21:30

21.05, 19:00 + talk 20:00 (see p.13)

50 min

A film by
Kader Attia

With
Norman Ajari, Amine Khaled,
Olivier Marboeuf, Louisa Yousfi

Surtitling
Babel Subtitling

Presentation
Kunstenfestivaldesarts,
Cinema Palace

With the support of
French Institute, French Embassy
in Belgium, in the frame of Extra

Émasculinité. L'inhabitable genre des hommes noirs

« To choose to write on Black males is to accept that you and they are in conversation with death. »

Curry Tommy J., *The Man-Not*, 2017, p. 141.

Le 2 février 2016 à Aulnay-sous-Bois, en banlieue parisienne, Théo Luhaka est violé par la matraque télescopique d'un agent de police suite à un contrôle au faciès, occasionnant de graves blessures qui le laisseront handicapé de façon permanente. Le 19 juillet 2016 à Beaumont-sur-Oise, en banlieue parisienne, Adama Traoré est pris en chasse et immobilisé par trois gendarmes qui pèsent sur son corps de tout leur poids, à la suite à un contrôle au faciès ; il s'éteint quelques heures plus tard à la gendarmerie, menottes aux poignets. La liste continue. Selon un rapport émis en janvier 2018 par le Défenseur des droits français, les jeunes hommes Noirs et Arabes ont vingt fois plus de chances de subir un contrôle d'identité par les forces de l'ordre. La population carcérale française est masculine à plus de 95% ; l'anthropologue Didier Fassin documente que, dans une maison d'arrêt où il a mené une enquête approfondie, « les hommes noirs et arabes représentaient les deux tiers de l'ensemble des détenus et même plus des trois quarts des moins de trente ans, lesquels constituaient la moitié de l'effectif total »¹. Cette proportion de détenus non Blancs mâles est du même ordre que celle des États-Unis².

Cette violence d'État a de toute évidence une forte coloration raciale. Conviction que renforce encore la généalogie coloniale, liée aux prodromes de la guerre d'Algérie, des brigades de police généralement attachées au maintien de l'ordre dans les quartiers ségrégués de France où sont concentrées les prolétaires et sous-prolétaires noirs et arabes³. Les principales victimes du racisme d'État apparaissent incontestablement comme les garçons et les jeunes hommes

de couleur. Pourtant, d'étranges crampes mentales semblent interdire aux commentateurs et aux intellectuels de questionner cette violence en termes de genre. Or, tout indique qu'il s'agit bien d'une violence genrée, dont les victimes sont les hommes Noirs et Arabes. C'est spécifiquement pour les cibler que les forces de l'ordre saturent l'espace urbain de ces *check-points* mobiles que sont les contrôles d'identité guidés par le profilage racial. Aux États-Unis, le philosophe noir Tommy Curry a souligné qu'ignorer la dimension genrée du racisme que subissent les hommes noirs interdit de comprendre pourquoi, à des taux bien plus élevés que les femmes non blanches, ils sont criminalisés, incarcérés, victimes d'homicides et de crimes policiers⁴.

Pour le théoricien queer Jack Halberstam : « Dans notre société, la masculinité évoque les notions de pouvoir, de légitimité et de privilège ; elle réfère souvent de manière symbolique au pouvoir d'État et à la répartition inégale des richesses »⁵. Mais que l'on songe un instant à la masculinité noire, et ce sont les notions de violence, d'illégitimité et de précarité qui s'imposent naturellement à l'esprit. Les hommes noirs ne sont ni les bénéficiaires ni les dépositaires du pouvoir d'État, mais au contraire ses principales cibles ; ils sont à travers l'Europe, notamment à travers la figure de l'exilé africain, les visages même de la misère la plus incurable, la plus poisseuse, celle qui transpire du continent le plus indigent entre tous : le cul-de-sac subsaharien. Si Frantz Fanon écrit, au début de *Peau noire, masques blancs* : « Dussé-je encourir le ressentiment de mes frères de couleur, je dirai que le Noir n'est pas un homme »⁶, prenons au sérieux cette convocation de la fraternité et lisons le mot « homme » au-delà de tout humanisme abstrait. En d'autres termes : l'homme noir n'est pas de genre masculin. Il est autre chose ; quelque chose qui ne saurait servir de synecdoque pour désigner l'humanité toute

¹ Fassin Didier, *L'Ombre du monde. Une anthropologie de la condition carcérale*, Paris, Seuil, 2017, p. 130. Voir aussi : Traoré Assa et De Lagasnerie Geoffroy, *Le Combat Adama*, Paris, Stock, 2019.

² La population carcérale étatsunienne, masculine à 93,2%, compte 34,8% d'Hispaniques, 34,5% de Noirs, 27,1% de Blancs et 3,6% d'individus d'autres ethnies. Chiffres du Federal Bureau of Prisons, au 25 février 2017.

³ Rigoste Matthieu, *La Domination policière. Une violence industrielle*, Paris, La Fabrique, 2012, pp. 22-23.

⁴ Curry Tommy J., *The Man-Not. Race, class, genre, and the dilemmas of Black manhood*, Philadelphia, Temple University Press, 2017, p. 132.

⁵ Halberstam Jack, *Female masculinity*, Durham, Duke University Press, 1998, p. 2.

⁶ Fanon Frantz, *Œuvres*, Paris, La Découverte, 2011, p. 63.

entière, comme a pu le faire le signifiant « Homme »⁷ durant des siècles.

La philosophie féministe queer contemporaine a établi que le genre n'était ni une simple émanation du sexe biologique, ni une répétition culturelle de l'anatomie. Au contraire, pour Judith Butler, la notion de genre désigne « l'ensemble des moyens discursifs/culturels par quoi la "nature sexuée" ou un "sexe naturel" est produit et établi »⁸. Le genre constitue un faisceau de normes historiques qui sédimentent la différence sexuelle et commande son apparition dans l'espace public. À partir de cette idée d'une historicité du genre, la pensée féministe noire nord-américaine, prenant acte du caractère exceptionnel des sociétés issues de l'esclavage moderne, a contesté le présupposé féministe d'une universalité politique du genre féminin : « Ce que "femmes" désigne dans un contexte de captivité ne saurait s'expliquer en termes d'attachement à la vie domestique ou de protection, mais relève de la violence déniée du droit esclavagiste, de l'inviolabilité de la propriété privée, de la nécessité d'une soumission absolue, de la pathologisation du corps noir, de la restriction de la sensibilité noire, des innombrables usages de la propriété et du statut précaire de l'esclave dans la sphère publique »⁹.

La rigueur imposerait d'appliquer la même analyse au genre "hommes" et de refuser toute interprétation univoque de la masculinité. La limitation du questionnement sur l'imbrication ou l'intersection de la race et du genre à la question des femmes non blanches, qui est la norme dans la théorie féministe actuelle, est souvent aveugle à la race et homogénéise volontiers le masculin. La sociologue Jules Falquet exemplifie cette *doxa* : « En plein développement aujourd'hui, les travaux sur la masculinité sont sans cesse menacés de glisser – involontairement ou délibérément – vers des lectures masculinistes qui individualisent et déresponsabilisent les hommes, voire les posent en victimes, effectuant des symétrisations hâtives entre femmes, hommes, homosexuels et trans (en invisibilisant complètement les lesbiennes). Pourtant ces groupes sont très clairement hiérarchisés dans la société réelle et définis les

uns par rapport aux autres dans des rapports d'oppression »¹⁰. Tant que le recours à une conception totalisante de la masculinité sera envisagé comme l'unique rempart au masculinisme (qui, par ailleurs, est souvent l'envers d'une idéologie suprémaciste blanche), la position spécifique des hommes noirs vis-à-vis de la violence d'État qui les déshumanise systématiquement demeurera purement et simplement impensable. N'est-il pas significatif qu'emboitant le pas aux policiers, gendarmes et procureurs, la sociologie critique de Falquet remise son traditionnel déterminisme pour rétablir la responsabilité (morale ? pénale ?) comme une catégorie non seulement légitime, mais indispensable ?

Enfin, ce qui étonne le plus dans cet avertissement demeure son procès des symétries hâtives. C'est trop vite oublier que le féminisme européen a notamment bâti sa pensée politique, dès le XVIII^e siècle, sur un parallèle entre les femmes blanches et les esclaves nègres transbordés, masculins à proportion d'environ deux tiers, qu'elles étaient légalement en droit de posséder comme des biens meubles. Comme l'écrit Françoise Vergès, la méconnaissance de la violence et de la déshumanisation propres à l'esclavage qu'elle suppose fait « de cette analogie une usurpation »¹¹. Or, de telles analogies fautives, qui font du corps noir un vivier d'utiles métaphores, la théorie féministe française regorge. Il relève de la gageure, aujourd'hui, de tenir les hommes noirs, et plus généralement les hommes et garçons non blancs, pour des êtres pensants ; ni de simples matières à exemples, ni des brutes à mater pour exemple.

Les Noirs ne sont pas des hommes un peu moins privilégiés que leurs homologues blancs ; ils appartiennent à un tout autre ordre du genre, défini par un degré spécifique d'exposition à la brutalité policière, à l'incarcération, à la mort prématurée et par un ensemble très spécifique d'obsessions et d'investissement libidinaux qui saturent l'État. Fantasmés comme physiquement surpuissants, musculairement robustes, sexuellement insatiables et moralement licencieux, ils sont des rivaux que la masculinité blanche hégémonique rêve de soumettre

⁷ Wynter Sylvia, « Beyond the word of Man: Glissant and the new discourse of the Antilles », *World Literature Today*, vol. 63, n° 4, pp. 637-648.

⁸ Butler Judith, *Trouble dans le genre*, trad. Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2005 p. 69.

⁹ Hartman Saidiya, *Scenes of Subjection : Terror, slavery, and self-making in nineteenth-century America*, Oxford – New-York, Oxford University Press, 1997, p. 100.

¹⁰ Falquet Jules, « Au-delà des larmes des hommes », préface à : Selek Pinar, *Devenir homme en rampant. Service militaire en Turquie : Construction de la classe de sexe dominante*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 21.

¹¹ Vergès Françoise, *Un Féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique, 2019, p. 46.

et de dominer. C'est pourquoi ils doivent être humiliés, harcelés, violés, assassinés – en somme : émasculés.

Le genre des garçons et des hommes noirs est produit par le racisme d'État comme *émasculinité*.

Norman Ajari

Ontmannelijkheid.

De zwarte man: een onbewoonbaar gender

“To choose to write on Black males is to accept that you and they are in conversation with death.”

Curry Tommy J., *The Man-Not*, 2017, p. 141.

Op 2 februari 2016 wordt Théo Luhaka, na een identiteitscontrole op basis van zijn huidskleur, in de Parijse voorstad Aulnay-sous-Bois door een politieagent verkracht met een uitschuifbare wapenstok. Hij houdt er ernstige verwondingen en een permanente handicap aan over. Op 19 juli 2016, in Beaumont-sur-Oise, eveneens in de Parijse *banlieue*, wordt Adama Traoré achtervolgd en staande gehouden na een soortgelijke identiteitscontrole. Om hem in bedwang te houden, wegen drie gendarmes met al hun gewicht op zijn lichaam; hij sterft enkele uren later, nog steeds geboeid, in de gendarmeriekazerne. De lijst is lang. Volgens een rapport uit januari 2018 van de Franse *Défenseur des droits* (Ombudsman) lopen jonge zwarte en Arabische mannen twintig keer meer risico om door de politie op hun identiteit gecontroleerd te worden. De Franse gevangenisbevolking telt meer dan 95% mannen. In een huis van bewaring waar hij een grondig onderzoek uitvoerde, stelde antropoloog Didier Fassin vast dat “zwarte en Arabische mannen twee derde van alle gedetineerden vormen en zelfs meer dan driekwart in de categorie onder de 30 jaar, die de helft van de totale gevangenisbevolking uitmaakt”.¹ Die verhouding van niet-blanke mannelijke gevangenen is vergelijkbaar met de situatie in de Verenigde Staten.²

Dat staatsgeweld is duidelijk erg raciaal gekleurd.³ Die stelling wordt nog verder onderbouwd door het kolonialistische verleden (dat teruggaat tot de voorgeschiedenis van de Algerijnse oorlog) van de politieteams die doorgaans worden belast met de ordehandhaving in

de Franse achterstandsbuurtten, waar het gros van het (sub-)proletariaat van Afrikaanse en Arabische origine leeft. De meeste slachtoffers van het staatsracisme blijken duidelijk tieners en jonge mannen met een donkere huid te zijn. Niettemin lijkt een vreemde blinde vlek de commentatoren en intellectuelen te verhinderen dat geweld vanuit een genderperspectief in vraag te stellen. Alles wijst er immers op dat zwarte en Arabische mannen wel degelijk de slachtoffers zijn van gendergerelateerd geweld. Omdat ze juist die groep viseren, zetten de politiediensten overal in de stedelijke ruimte mobiele *checkpoints* op, die niets meer zijn dan verhopen identiteitscontroles op basis van etniciteit. De zwarte Amerikaanse filosoof Tommy Curry benadrukt terecht dat wie beweert dat gender geen rol speelt in het racisme tegen zwarte mannen in de Verenigde Staten, niet kan uitleggen hoe het komt dat die groep in veel grotere mate dan niet-blanke vrouwen wordt gecriminaliseerd, opgesloten en vermoord, of nog het slachtoffer is van politionele misdaden.⁴

De queer theoreticus Jack Halberstam stelt dat “in deze samenleving mannelijkheid appelleert aan noties als macht, legitimiteit en privilege; mannelijkheid verwijst vaak symbolisch naar de staatsmacht en naar de ongelijke verdeling van de rijkdom.”⁵ Maar denkt men aan zwarte mannelijkheid, dan treden meteen ideeën als geweld, onwettigheid en armoede op de voorgrond. Zwarte mannen zijn noch de begunstigen, noch de dragers van de staatsmacht, maar integendeel veeleer het voornaamste mikpunt ervan. Overal in Europa zijn ze – vooral via de figuur van de Afrikaanse vluchteling – de verpersoonlijking van de meest onuitroeibare en smerigste armoede, een armoede die binnensijpelt vanuit het armste, meest uitzichtloze continent: zwart Afrika. De Antiliaanse denker Frantz Fanon schreef in het begin van zijn invloedrijke essay *Peau noire, masques blancs*: “Al haal ik me de woede van mijn gekleurde broeders op de hals,

¹ Fassin Didier, *L'Ombre du monde. Une anthropologie de la condition carcérale*, Parijs, Le Seuil, 2017, p. 130. Zie ook: Traoré Assa en De Lagasnerie Geoffroy, *Le Combat Adama*, Parijs, Stock, 2019.

² In de Verenigde Staten bestaat de gevangenisbevolking voor 93,2% uit mannen. Daarvan is 34,8% hispanic, 34,5% zwart, 27,1% blank en 3,6% heeft een andere etnische achtergrond. Cijfers van het Federal Bureau of Prisons, 25 februari 2017.

³ Rigouste Matthieu, *La Domination policière. Une violence industrielle*, Parijs, La Fabrique, 2012, pp. 22-23.

⁴ Curry Tommy J., *The Man-Not. Race, class, genre, and the dilemmas of Black manhood*, Philadelphia, Temple University Press, 2017, p. 132.

⁵ Halberstam Jack, *Female masculinity*, Durham, Duke University Press, 1998, p. 2.

toch zeg ik dat de zwarte man geen man is.”⁶ Laten we die oproep tot broederschap serieus nemen en het woord ‘man’ voor een keer niet een abstracte, humanistisch invulling geven. Wat Fanon bedoelde is dat de zwarte man geen mannelijk *gender* heeft. Hij is iets anders; iets wat niet als een overkoepelende term voor de hele mensheid dienst kan doen, zoals het woord ‘homme’ [in het Frans] al eeuwen tegelijk ‘man’ en ‘mens’ kan betekenen.⁷

De hedendaagse feministische queer filosofie heeft vastgesteld dat gender niet louter voortvloeit uit het biologische geslacht, noch een culturele echo van de anatomie is. Integendeel, voor Judith Butler verwijst het begrip gender naar “elk discours of culturele uiting waardoor de begrippen ‘seksuele aard’ of ‘natuurlijk geslacht’ worden gecreëerd en verankerd”.⁸ Gender is een openvolging van historische normen waarin de seksuele verschillen zich kristalliseren en die het imago ervan in de openbare ruimte bepalen. Met inachtneming van het uitzonderlijke karakter van de moderne – uit slavernij voortgekomen – samenlevingen, en op basis van dit idee dat gender een historisch construct is, bestrijden de Noord-Amerikaanse zwarte feministische denkers tegenwoordig de feministische aanname dat er zoiets bestaat als een politiek universeel vrouwelijk gender: “Wat ‘vrouw’ in een context van gevangenschap aanduidt, mag niet worden uitgelegd in termen van behoefte aan huiselijkheid of bescherming, maar in de termen van de geloochende brutaliteit van de slavenwetten, van de onschendbaarheid van eigendom en de noodzaak van absolute onderwerping, of nog van het pathologiseren van het zwarte lichaam, van de inperking van het zwarte bewustzijn, van het uiteenlopende gebruik van eigendom en van de precaire status van de zwarte in de publieke sfeer.”⁹

Vanuit een strikte benadering zou men diezelfde analyse ook op het gender ‘man’ moeten toepassen en elke eenduidige interpretatie van ‘mannelijkheid’ moeten verwerpen. De huidige feministische theorie beperkt de vraag over het onderlinge verband of de intersectie

tussen ras en geslacht doorgaans tot het geval van niet-blanke vrouwen; ze gaat vaak voorbij aan het raciale aspect en homogeniseert het ‘mannelijke’ maar al te gemakkelijk. De socioloog Jules Falquet kenschetst aldus die consensus: “Het volop florierende onderzoek naar de mannelijkheid loopt voortdurend het risico – al dan niet opzettelijk – af te glijden naar masculinistische interpretaties die de man individualiseren en aan zijn verantwoordelijkheid onttrekken, of hem zelfs de slachtofferrol toespelen, waarbij overhaaste parallellen worden gelegd tussen mannen, vrouwen, homo’s, en trans (en waarbij lesbiennes volledig uit beeld blijven). Niettemin verhouden deze groepen zich in de echte samenleving tot elkaar volgens een heel duidelijke hiërarchie en worden ze gedefinieerd in termen van onderlinge onderdrukingsrelaties”.¹⁰ Zolang men in een allesomvattende interpretatie van mannelijkheid de enige bescherming ziet tegen het masculinisme (waarachter bovendien vaak een blanke suprematistische ideologie schuilt), kan er eenvoudigweg niet nagedacht worden over de specifieke positie van zwarte mannen ten aanzien van het staatsgeweld dat hen systematisch ontmenselijkt. Het is in dat opzicht veelzeggend dat Falquets kritische sociologie – in een knieval voor het discours van de politiediensten en het openbaar ministerie – het traditionele determinisme van zijn vakgebied onder het tapijt schuift en de verantwoordelijkheid (in de morele, strafrechtelijke zin?) in ere herstelt, niet louter als een legitieme, maar als een noodzakelijke categorie.

Tot slot verrast in die waarschuwing nog het meest zijn kritiek op de overhaaste parallellen. Dat gaat maar al te snel voorbij aan het feit dat het Europese feminisme, vanaf de 18^{de} eeuw, zijn politieke gedachtegoed heeft gestoeld op een parallel tussen de blanke vrouwen en de aangevoerde neger-slaven (waarvan zo’n twee derde mannen waren), die ze rechtmatig als roerend goed konden bezitten. Zoals Françoise Vergès schrijft, is “die analogie aanmatigend”¹¹ omdat ze het geweld en de ontmenselijking die inherent zijn aan de slavernij lijkt te miskennen. En ... dergelijke foute analogieën, die het zwarte lichaam tot broedplaats voor bruikbare metaforen maken, zijn in de Franse feministische theorie nu eenmaal schering en inslag.

⁶ Fanon Frantz, *Œuvres*, Parijs, La Découverte, 2011, p. 63.

⁷ Wynter Sylvia, “Beyond the word of Man: Glissant and the new discourse of the Antilles”, in *World Literature Today*, vol. 63, n° 4, pp. 637-648.

⁸ Butler Judith, *Gender Trouble*, Franse editie *Trouble dans le genre*, vert. Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2005 p. 69.

⁹ Hartman Saidiya, *Scenes of Subjection: Terror, slavery, and self-making in nineteenth-century America*, Oxford – New York, Oxford University Press, 1997, p. 100.

¹⁰ Falquet Jules, “Au-delà des larmes des hommes”, voorwoord bij: Selek Pinar, *Devenir homme en rampant. Service militaire en Turquie: Construction de la classe de sexe dominante*, Parijs, L’Harmattan, 2014, p. 21.

¹¹ Vergès Françoise, *Un Féminisme décolonial*, Parijs, La Fabrique, 2019, p. 46.

Wie zwarte mannen (en in het algemeen niet-blanke mannen en jongens) als denkende wezens beschouwt – en niet louter als stof tot exempels of als woestelingen die men een lesje moet leren –, begeeft zich tegenwoordig op glad ijs.

Zwarten zijn geen mannen die iets minder bevoorrecht zijn dan hun blanke tegenhangers; ze behoren tot een geheel andere gendercategorie, die bepaald wordt door een specifieke mate van blootstelling aan politiegeweld, opsluiting, vroegtijdige dood en aan allerlei heel specifieke lustobsessies en -associaties waar de staat van doordrenkt is. Omdat ze in de collectieve verbeelding geassocieerd worden met fysieke superioriteit, robuuste spieren, onuitputtelijke sekslust en morele losbandigheid, zijn zwarte mannen de rivalen geworden van de dominante blanke masculiniteit, die ervan droomt ze te onderwerpen en te overheersen. Daarom moeten ze worden vernederd, getergd, verkracht, vermoord – kortom: ontmand.

Het gender van zwarte jongens en mannen dat door toedoen van het staatsracisme vorm krijgt is dat van 'ontmannelijkheid'.

Norman Ajari

Emascularity. The uninhabitable gender of black men

“To choose to write on black males is to accept that you and they are in conversation with death.”

Curry Tommy J., *The Man-Not*, 2017, p. 141.

On 2 February 2016, in the Parisian suburb of Aulnay-sous-Bois, Théo Luhaka was raped with a police officer's telescopic baton following a race-based identity check, resulting in serious injuries that were to leave him with permanent disabilities. On 19 July 2016, in the Parisian suburb of Beaumont-sur-Oise, Adama Traoré was chased and caught by three police officers after a race-based identity check. They used all their weight to press down on his body and he died, handcuffed, a few hours later at the police station. The list goes on. According to a report issued in January 2018 by France's Defender of Rights, young black and Arab men are twenty times more likely to be subject to identity checks by law enforcement agencies. Men make up more than 95% of France's prison population. Anthropologist Didier Fassin reports that in a short-stay prison where he carried out in-depth investigations, “Black men and Arabs made up two thirds of detainees and more than three quarters of those under thirty, who constituted half of the total number”¹. The proportion of non-white male detainees is the same as that found in the United States².

This state violence clearly has a strong racial element to it. A belief that is further strengthened by colonial genealogy, linked to the prodromes of the Algerian war, of police brigades generally tasked with maintaining order in segregated areas of France where black and Arab workers and the urban underclass are concentrated³. The main victims of state racism undeniably appear to be boys and young men of colour. However strange mental blocks seem to prohibit commentators and intellectuals from

questioning this violence in terms of gender, yet everything very much points towards gendered violence where the victims are black and Arab men. They are the ones being specifically targeted by law enforcement agencies as the urban space is saturated with mobile checkpoints for identity checks determined by racial profiling. In the US, the black philosopher Tommy Curry has stressed that ignoring the gendered dimension of racism to which black men are subjected makes it impossible to understand why they are criminalised, incarcerated, victims of murder and victims of crimes by police officers at much higher rates than non-white women⁴.

For the queer theorist Jack Halberstam: “Masculinity in this society inevitably conjures up notions of power and legitimacy and privilege; it often symbolically refers to the power of the state and to uneven distributions of wealth.”⁵ Yet if we think for a moment about black masculinity, it is of course notions of violence, illegitimacy and precariousness that come to mind. Black men are neither the beneficiaries nor the agents of state power, but its main targets instead; across Europe, notably through the figure of the African exile, they are the faces of the most incurable, inescapable kind of misery, the one that transpires from the poorest continent of all: the sub-Saharan cul-de-sac. While at the start of *Black Skin, White Masks* Frantz Fanon writes: “At risk of arousing the resentment of my colored brothers, I will say that the black is not a man”⁶, let us take this convocation of fraternity seriously and interpret the word “man” beyond all abstract humanism. In other words: the black man is not of a male *gender*. He is something else; something that cannot serve as a synecdoche to designate mankind in its entirety, as the signifier “Man”⁷ has been able to do for centuries.

¹ Fassin Didier, *L'Ombre du monde. Une anthropologie de la condition carcérale*, Paris, Seuil, 2017, p. 190. See also: Traoré Assa et De Lagasnerie Geoffroy, *Le Combat Adama*, Paris, Stock, 2019.

² The prison population in the United States is 93.2% male, of whom 34.8% are Hispanic, 34.5% black, 27.1% white and 3.6% of other ethnic backgrounds. Figures from the Federal Bureau of Prisons, 25 February 2017.

³ Rigouste Matthieu, *La Domination policière. Une violence industrielle*, Paris, La Fabrique, 2012, pp. 22-23.

⁴ Curry Tommy J., *The Man-Not. Race, class, genre, and the dilemmas of Black manhood*, Philadelphia, Temple University Press, 2017, p. 132.

⁵ Halberstam Jack, *Female masculinity*, Durham, Duke University Press, 1998, p. 2.

⁶ Fanon Frantz, *Œuvres*, Paris, La Découverte, 2011, p. 63.

⁷ Wynter Sylvia, “Beyond the word of Man: Glissant and the new discourse of the Antilles”, *World Literature Today*, vol. 63, n° 4, pp. 637-648.

Contemporary queer feminist philosophy has established that gender was neither a simple emanation of biological sex nor a cultural repetition of the anatomy. In contrast, for Judith Butler the notion of gender designates “the discursive/cultural means by which “sexed nature” or “a natural sex” is produced and established as “prediscursive” prior to culture, a politically neutral surface on which culture acts.”⁸ Gender constitutes a bundle of historical norms that settle on sexual difference and control its appearance in the public space. From this idea of a historicity of gender, North American black feminist thought, noting the exceptional nature of societies that have arisen out of modern slavery, has contested the feminist presupposition of a political universality of the feminine gender: “What “woman” designates in the context of captivity is not to be explicated in terms of domesticity or protection but in terms of disavowed violence of slave law, the sanctity of property and the necessity of absolute submission, the pathologizing of the black body, the restriction of black sentience, the multifarious use of property, and the precarious status of the slave within the public sphere.”⁹

If we are being rigorous, the same analysis should be applied to the “men” gender and any unambiguous interpretation of masculinity rejected. Limiting questions about the interweaving or intersection of race and gender to the question of non-white women, which is the norm in current feminist theory, is often blind to race and readily standardises the masculine. Sociologist Jules Falquet exemplifies this common belief: “Fast developing today, work on masculinity constantly risks slipping – unwittingly or deliberately – into masculinist interpretations that individualise men and deprive them of responsibility, that is, positions them as victims, by asserting hasty symmetries between women, men, homosexuals and trans people (rendering lesbians completely invisible). Yet these groups are positioned in a very clear hierarchy in society and defined in relation to one another in relationships of oppression”¹⁰. While recourse to a totalising conception of

masculinity is envisaged as the only shield against masculinism (which in other respects is often the other side of a white supremacist ideology), the specific position of black men towards a state violence that systematically dehumanises them will merely remain inconceivable. Isn't it revealing that following in the footsteps of the police and prosecutors, Falquet's critical sociology lays aside its traditional determinism to re-establish (moral? penal?) responsibility as a category that is not only legitimate, but essential?

Finally, what is most astonishing in this warning remains its assertion of hasty symmetries. It is all too easily forgotten that from the 18th century on, European feminism constructed its political thought by drawing a parallel between white women and shipped negro slaves, around two thirds of whom were male and who white women were legally entitled to own as personal property. As Françoise Vergès writes, the ignorance of violence and dehumanisation associated with slavery makes this analogy “a usurpation”¹¹. And yet French feminist theory is teeming with faulty analogies of this kind that make the black body a breeding ground for useful metaphors. It is a challenge today to consider black men, and more generally non-white men and boys, as thinking beings, not as commodities or brutes to subdue for example.

Black men are not men who are slightly less privileged than their white counterparts; they belong to a gender of a completely different order, defined by a specific degree of exposure to police brutality, incarceration, premature death and by a very specific group of libidinal obsessions and investment that saturate the state. Fantasised over as being physically ultra powerful, robust and muscular, sexually insatiable and morally licentious, they are rivals that white hegemonic masculinity dreams of subduing and dominating. This is why they have to be humiliated, harassed, raped and assassinated – in short: emasculated.

The gender of black boys and men is produced by state racism as *emascularity*.

Norman Ajari

⁸ Butler Judith, *Gender Trouble*, New York, Routledge 1990

⁹ Hartman Saidiya, *Scenes of Subjection: Terror, slavery, and self-making in nineteenth-century America*, Oxford – New-York, Oxford University Press, 1997, p. 100.

¹⁰ Falquet Jules, « Au-delà des larmes des hommes », preface to: Seleik Pinar, *Devenir homme en rampant. Service militaire en Turquie: Construction de la classe de sexe dominante*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 21.

¹¹ Vergès Françoise, *Un Féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique, 2019, p. 46.

Biographies

FR Kader Attia est né en France en 1970 et il a grandi entre Paris et l'Algérie. Après des études à l'École supérieure des arts appliqués Duperré puis à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs à Paris, et à la Escola Massana, Centre d'Art i Disseny à Barcelone, Kader Attia passe plusieurs années au Congo et en Amérique du Sud. Son expérience auprès de ces différentes cultures, dont l'histoire au fil des siècles a été caractérisée par de riches traditions d'échanges marchands, le colonialisme et la formation de sociétés multiethniques, a nourri l'approche interculturelle et interdisciplinaire de sa recherche. Depuis de nombreuses années, il explore la manière dont les sociétés pensent leur histoire, en particulier les expériences de dépossession et de répression, de violence et de perte, et comment elles affectent l'évolution des nations et des personnes – chacune d'entre elles étant liée à la mémoire collective. À travers sa recherche socioculturelle, Kader Attia s'est intéressé à la notion de *réparation*, un concept qu'il a développé de manière philosophique dans ses écrits et symboliquement dans ses œuvres visuelles. Le principe de *réparation* étant une constante présente dans la nature – donc également dans l'humanité –, tout système, institution sociale ou tradition culturelle peut être considéré comme un processus infini de réparation, étroitement lié aux pertes et aux blessures, à la récupération et à la réappropriation. La *réparation* va bien au-delà du sujet et relie l'individu au genre, à la philosophie, à la science et à l'architecture. Elle l'implique également dans les processus évolutifs de la nature, de la culture, des mythes et de l'histoire. En 2016, Kader Attia a fondé La Colonie à Paris, un espace de partage des idées qui offre une agora pour des discussions stimulantes. Centré sur la décolonisation non seulement des peuples, mais aussi des savoirs, des attitudes et des pratiques, ce lieu aspire à décloisonner les savoirs à travers une approche transculturelle, transdisciplinaire et transgénérationnelle. Poussée par l'urgence des réparations sociales et culturelles, La Colonie vise à réunir ce qui a été brisé ou séparé. En 2016, Kader Attia a reçu le Prix Marcel Duchamp, suivi du Prix de la Fondation Miró et du Prix Yanghyun (Séoul) en 2017.

Norman Ajari est docteur en philosophie et chargé de cours à l'université Toulouse Jean-Jaurès. Il est également membre du bureau

exécutif de la Fondation Frantz-Fanon. En 2019, il a publié le livre *La Dignité ou la Mort*. Éthique et politique de la race.

NL Kader Attia (Frankrijk, 1970), groeide op in Parijs en Algerije. Voorafgaand aan zijn studies aan de École Supérieure des Arts Appliqués Duperré en de École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs in Parijs, en aan Escola Massana, Centre d'Art i Disseny in Barcelona, verbleef hij enkele jaren in Congo en in Zuid-Amerika. De ervaring met deze verschillende culturen, waarvan de geschiedenis door de eeuwen heen gekenmerkt werd door rijke handelstradities, kolonialisme en multi-etnische samenlevingen, heeft Kader Attia's interculturele en interdisciplinaire benadering van zijn onderzoek bevorderd. Al vele jaren onderzoekt hij het perspectief dat samenlevingen hebben op hun geschiedenis, met name wat betreft ervaringen van ontbering en onderdrukking, geweld en verlies, en hoe dit van invloed is op de ontwikkeling van naties en individuen – verbonden met het collectieve geheugen. Zijn sociaal-cultureel onderzoek bracht Kader Attia bij de notie van *Repair* (Herstel), een concept dat hij filosofisch heeft ontwikkeld in zijn geschriften en symbolisch in zijn oeuvre als beeldend kunstenaar. Met het principe dat *Repair* een constante is in de natuur – en dus ook voor de mensheid – kan elk systeem, elke sociale instelling of culturele traditie worden beschouwd als een oneindig proces van herstel, dat nauw verbonden is met verlies, leed en herbestemming. *Repair* is ook verbonden met gender, filosofie, wetenschap en architectuur, en werkt ook in op evolutionaire processen in de natuur, cultuur, mythe en geschiedenis. In 2016 richtte Kader Attia La Colonie op, een ruimte in Parijs waar ideeën uitgewisseld worden en levendige discussies ontstaan. La Colonie richt zich niet alleen op de dekolonisering van volkeren, maar ook van kennis, houdingen en praktijken, en streeft naar het ontsluiten van kennis door middel van een interculturele, transdisciplinaire en trans-generatieve benadering. Bij wijze van sociaal en cultureel herstel wil La Colonie de versnipperde of uit elkaar gedreven kennis herenigen. In 2016 werd Kader Attia bekroond met de Marcel Duchamp Prijs, gevolgd door de Prijs van de Miró Foundation, Barcelona, en de Yanghyun Kunstprijs, Seoul, in 2017.

Norman Ajari (°1987) is doctorandus in de filosofie en docent aan de Universiteit Toulouse

Jean-Jaurès. Hij is ook lid van de raad van bestuur van de Frantz-Fanon Stichting. In 2019 publiceerde hij het boek *La Dignité ou la Mort. Éthique et politique de la race*.

EN Kader Attia (b. 1970, France), grew up in Paris and in Algeria. Preceding his studies at the École Supérieure des Arts Appliqués Duperré and the École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs in Paris, and at Escola Massana, Centre d'Art i Disseny in Barcelona, he spent several years in Congo and in South America. The experience with these different cultures, the histories of which over centuries have been characterised by rich trading traditions, colonialism and multi-ethnic societies, has fostered Kader Attia's intercultural and interdisciplinary approach of research. For many years, he has been exploring the perspective that societies have on their history, especially as regards experiences of deprivation and suppression, violence and loss, and how this affects the evolving of nations and individuals – each of them being connected to collective memory. His socio-cultural research has led Kader Attia to the notion of *Repair*, a concept he has been developing philosophically in his writings and symbolically in his oeuvre as a visual artist. With the principle of *Repair* being a constant in nature – thus also in humanity –, any system, social institution or cultural tradition can be considered as an infinite process of *Repair*, which is closely linked to loss and wounds, to recuperation and re-appropriation. *Repair* reaches far beyond the subject and connects the individual to gender, philosophy, science, and architecture, and also involves it in evolutionary processes in nature, culture, myth and history. In 2016, Kader Attia founded La Colonie, a space in Paris to share ideas and to provide an agora for vivid discussion. Focusing on decolonialisation not only of peoples but also of knowledge, attitudes and practices, it aspires to de-compartmentalise knowledge by a trans-cultural, trans-disciplinary and trans-generational approach. Driven by the urgency of social and cultural reparations, it aims to reunite which has been shattered, or drift apart. In 2016, Kader Attia was awarded with the Marcel Duchamp Prize, followed by the Prize of the Miró Foundation, Barcelona, and the Yanghyun Art Prize, Seoul, in 2017.

Norman Ajari (b. 1987) achieved a PhD in philosophy and is a lecturer at the University

of Toulouse Jean-Jaurès. He is also a member of the executive board of the Frantz Fanon Foundation. In 2019 he published the book *La Dignité ou la Mort. Éthique et politique de la race*. With: Kader Attia & Black Speaks Back.

Talk: *The body: conquests and resistance*

Speakers: Olivier Marboeuf, Mireille-Tsheusi Robert and Yassine Boubout
Moderation: Jihan Imago
In collaboration with: Black Speaks Back

21.05, 20:00—21:00 (after the performance)
Cinema Palace
Free entrance
Language: FR/EN

introduce you to Olivier Marboeuf: one of the four voices in *The Body's Legacies Pt. 2: The Postcolonial Body*. He enters into a dialogue with four Brussels activists: Mireille-Tsheusi Robert (trainer and author), Yassine Boubout (lawyer) and Jihan Imago (artist and Trans* activist). Together they discuss the possible dismantling of the "regime of the body", which is maintained by discrimination, such as police violence, facial control and institutional violence.

FR Le talk *The body: conquests and resistance* propose de prolonger la réflexion entamée par le film de Kader Attia autour des violences exercées sur les corps des personnes racisées. Pour mettre en résonance les contextes français et belge, la plateforme media Black Speaks Back et le Kunstenfestivaldesarts invitent Olivier Marboeuf (une des quatre voix de *The Body's Legacies Pt. 2: The Postcolonial Body*) à entrer en dialogue avec quatre activistes bruxellois : Mireille-Tsheusi Robert (formatrice et auteure), Yassine Boubout (juriste), et Jihan Imago (artiste et activiste Trans*). Ensemble, ils reviennent sur le possible démantèlement de ce 'régime du corps' perpétué par les discriminations ordinaires ou structurelles que sont les violences policières, les contrôle au faciès et les violences institutionnelles.

NLTijdens dit gesprek reflecteren we verder over Kader Attia's film waarin raciaal geweld en haar relatie tot het lichaam aan bod komt. Mediaplatform Black Speaks Back en Kunstenfestivaldesarts stellen je voor aan Olivier Marboeuf: één van de vier stemmen in *The Body's Legacies Pt. 2: The Postcolonial Body*. Hij gaat een dialoog aan met vier Brusselse activisten: Mireille-Tsheusi Robert (docent en auteur), Yassine Boubout (advocaat) en Jihan Imago (artiest en Trans* activist). Samen bespreken ze de mogelijke ontmanteling van het "regime van het lichaam", dat in stand wordt gehouden door discriminatie, zoals politiegeweld, gezichtscontrole en institutioneel geweld.

EN This talk further reflects on Kader Attia's film in which racial violence and its relation to the body are discussed. Media platform Black Speaks Back and Kunstenfestivaldesarts

Biographies

FR Black speaks Back est une plateforme médiatique qui s'articule autour des récits des afro-descendants, toujours hautement invisibles en Belgique et aux Pays-Bas. Leurs productions cinématographiques et vidéo visent à autonomiser de jeunes créateurs, artistes et penseurs de la diaspora africaine au sens large.

Yassine Boubout est activiste et juriste. Il lutte depuis des années contre les violences policières et le profilage ethnique. Il est en outre président du mouvement citoyen MovementX.

Jihan Imago est un artiste plasticien et activiste Trans*. Co-fondateur de Rainbow Nation Brussels, association qui a pour objectifs la visibilité et la création de *safe spaces* pour les personnes Queer et Trans* racisée* à Bruxelles. Tout comme le fait d'être de culture Nord-Africaine, être Trans* l'ont fort impacté socialement, notamment dans les discriminations que chacun implique, et la complexité que représente le cumul des deux, lui offrant un prisme particulier. Son activisme prend naissance en 2000 dans les espaces féministes radicaux à Paris, puis au sein d'association Trans* et Intersex, pour enfin se focaliser sur les problématiques inter-sectionnelles. Il a travaillé dans les secteurs de la cohésion sociale et de la santé mentale, et agit aujourd'hui comme conférencier, écrivain, coach et formateur.

Olivier Marboeuf (1971, France) est auteur, performeur et commissaire indépendant. Après un parcours dans l'édition (il est co-fondateur des éditions AMOK avec Yvan Alagbé), il est, de 2004 à 2018, directeur de l'Espace Khiasma, lieu dédié aux arts visuels, au débat et à la littérature contemporaine basé aux Lilas (93). Son parcours s'articule autour des problématiques du rapport du texte et de la voix avec l'image fixe ou animée et plus largement autour des enjeux de transmission. Depuis plusieurs années, ses recherches – textes et performances – se concentrent sur la notion de récits minoritaires en s'appuyant sur des principes de spéculation narrative qui viennent entrer en friction avec l'Histoire dominante. Il s'intéresse au corps comme espace d'énunciation et d'inscription de l'histoire de la violence. Il est également fondateur de Spectre Productions, une maison de productions dédiées au cinéma d'artiste et est l'un des animateurs

de La Fabrique Phantom, un collectif dédié aux pratiques critiques de l'image en mouvement et aux expérimentations autour des manières de les produire et de les montrer.

Mireille-Tsheusi Robert est formatrice et auteure sur des questions raciales et de genre. Titulaire d'un master en sciences de l'éducation, elle est co-auteure de plusieurs ouvrages dont *La couleur du risque, jeune afrodescendants et entrepreneuriat* et *Racisme antiNoirs, entre méconnaissances et mépris*. À l'initiative de la "Place Lumumba Itinérante", elle initie des campagnes de sensibilisation, notamment sur la "Restitution" du patrimoine culturel africain emporté pendant la colonisation. Elle assume la présidence de Bamko asbl, un comité féminin de veille antiraciste.

NL Black speaks Back is een media-platform dat zich richt op de verhalen van Afro-nabestaanden, die nog steeds zeer onzichtbaar zijn in België en Nederland. Hun film- en videoproducties zijn bedoeld om jonge makers, kunstenaars en denkers uit de Afrikaanse diaspora in staat te stellen hun eigen stem en kracht te ontwikkelen.

Yassine Boubout is een activist en jurist dat zich al jaren inzet tegen politiegeweld en ethnische vooroordelen. Daarbuiten is hij nog voorzitter van de burgerrechtenbeweging MovementX

Jihan Imago is beeldend kunstenaar en een Trans* activist. Hij is medeoprichter van Rainbow Nation Brussels, een vzw die zich in Brussel inzet voor de zichtbaarheid van (en veilige ruimtes voor) Queers, transsexuelen en mensen die racistisch behandeld worden. Hij is én van Noord-Afrikaanse afkomst én transsexueel. Die beide kenmerken hadden een grote maatschappelijke impact op hem, vooral door de discriminatiepatronen die ze uitlokken en door de complexe situatie wanneer ze elkaar versterken – wat de problematiek een speciale invalshoek verleent. Zijn activisme begon in 2000 in radicaalfeministische kringen in Parijs en hij sloot zich daarna aan bij belangengroepen rond Trans*- en Intersex-kwesties. Tegenwoordig richt hij zich op de kwestie van de inter-sectionaliteit (het kruispuntdenken). Hij werkte onder meer in de sociale cohesie en in de geestelijke gezondheidszorg. Tegenwoordig is hij actief als spreker, schrijver, coach en trainer. Er is hem veel aan gelegen om de samenleving

tot verandering aan te zetten door mensen tot reflectie te stimuleren, onder meer via kunstwerken zoals activistische projecten.

Olivier Marboeuf (1971, Frankrijk). Auteur, performer en onafhankelijk curator. Na een carrière als uitgever (hij is medeoprichter met Yvan Alagbé van uitgeverij AMOK) was hij van 2004 tot 2018 directeur van Espace Khiasma, een plek voor de beeldende kunsten, debatten en hedendaagse literatuur in de Parijse voorstad Les Lilas. Het centrale aandachtspunt in zijn loopbaan is de relatie van het geschreven en gesproken woord met het stilstaande of geanimeerde beeld, en in bredere zin de kwestie van de overdracht. Sinds enkele jaren richt zijn onderzoek – middels teksten en performances – zich op de verhalen van minderheden. Hij vertrekt daarbij van het principe van de speculatieve vertelling, die botst met de dominante geschiedenis. Hij benadert het lichaam als een verwoordings-ruimte en als een registratiekamer van de geschiedenis van het geweld. Hij is tevens de oprichter van Spectre Productions, een productiehuis voor kunstenaarsfilms en hij is een van de gangmakers van La Fabrique Phantom, een collectief dat zich richt op kritische praktijken rond het bewegend beeld en dat experimenteert met manieren om die te produceren en te laten zien.

Mireille-Tsheusi Robert is geeft vormingen en schrijft over raciale en gendervraagstukken. Ze behaalde een master in de opvoedingswetenschappen en is medeauteur van diverse boeken, waaronder *La couleur du risque, jeune afrodescendants et entrepreneuriat* ('De kleur van het risico, jongeren van Afrikaanse afkomst en ondernemerschap') en *Racisme antiNoirs, entre méconnaissances et mépris* ('Racisme tegen zwarten, tussen miskennis en misprijzen'). Op initiatief van Place Lumumba Itinérante zet ze bewustwordingscampagnes op, met name rond de "teruggave" van tijdens de kolonisatie vervreemd Afrikaans cultureel erfgoed. Ze is tevens voorzitter van Bamko asbl, een anticaricistisch vrouwencomité.

EN Black speaks Back is a media platform centering the still highly invisible narratives of Afro-descendants in Belgium and The Netherlands. Their video and film productions aim to empower young creators, artists and thinkers from the greater African diaspora.

Yassine Boubout is an activist and lawyer who has been fighting police violence and ethnic profiling for years. In addition, he is also chairman of the civil rights movement MovementX.

Jihan Imago is a visual artist and Trans* activist. Co-founder of Rainbow Nation Brussels, an association whose goals are the visibility and creation of safe spaces for Queer and Trans* BPOC in Brussels. Just like the fact of being of North African culture, being Trans* has had a strong impact socially, especially in the discriminations that each implies, and the complexity that represents the combination of the two, offering him a particular prism. His activism began in 2000 in radical feminist spaces in Paris, then in Trans* and Intersex association, to finally focus on intersectional issues. He has worked in the sectors of social cohesion and mental health and acts today as a speaker, writer, coach and trainer.

Olivier Marboeuf (1971, France) is author, performer and independent curator. From 2004 to 2018 and after a career in publishing (he is co-founder of AMOK Publishing with Yvan Alagbé), he was director of the Espace Khiasma, a space dedicated to visual arts, debate and contemporary literature based in Lilas. His career focuses on the relationship between text and voice with still or moving images and, more broadly, on the issues of transmission. For several years, his research – texts and performances – has focused on the notion of minority narratives based on principles of narrative speculation that come into friction with the dominant history. He is interested in the body as a space for the enunciation and recording of the history of violence. He is also the founder of Spectre Productions, a production company dedicated to art cinema and is one of the animators of La Fabrique Phantom, a collective dedicated to critical practices of moving images and experiments on how to produce and show them.

Mireille-Tsheusi Robert is a teacher and author, preoccupied by racial and gender issues. She holds a master's degree in education sciences and is co-author of several books, including *La couleur du risque, jeune afrodescendants et entrepreneuriat* and *Racisme anti-Noir, entre méconnaissances et mépris*. At the initiative of the "Itinerant Lumumba Square", she initiates awareness-raising campaigns, particularly on

the "Restitution" of the African cultural heritage taken during colonization. She is the president of Banko asbl, a women's anti-racist watchdog committee.

Meeting Point

Also at the festival

Festival centre + Box office

Recyclart

Rue de Manchester 13-15 Manchesterstraat
1080 Bruxelles / Brussel

Bar: open every day from 12:00

Restaurant: open every day from 18:00

Box office: open every day 12:00-20:00

+32 (0)2 210 87 37

tickets@kfdada.be

Forensic Oceanography

Liquid Violence

Nine One

23.05-01.06, 12:00-19:00

Lia Rodrigues

Fúria

Théâtre National

24.05, 20:15

25.05, 20:15

26.05, 20:15

27.05, 19:00

Sorour Darabi

Savušun

La Raffinerie

29.05, 20:30

30.05, 20:30

31.05, 22:00

01.06, 20:30

10.05–01.06.2019
BruxellesBrusselBrussels